



FEU M. GASPARD AIMÉ MASSUE. ECR.

Toute l'existence ainsi que le caractère du modeste citoyen dont nous allons esquisser brièvement la vie, se résume, au point de vue du bruit et de l'éclat, dans la simple appellation inscrite en tête de cette notice biographique : ses noms patronymiques, celui de sa famille, et c'est tout ! Point de titre, nulle distinction honorifique, aucune charge importante ne le signalent à l'attention. S'il vit dans la mémoire de ceux qui le connurent, il le doit à son seul mérite, aux qualités de son cœur et de son esprit, au charme attrayant de ses manières, à l'affabilité de sa personne, surtout aux œuvres de charité que son intelligence des besoins du jour, unie aux mouvements d'une nature généreuse et sensible, lui a fait créer et soutenir.

Sa physionomie, sa démarche et sa mise révélaient l'homme tout entier : simplicité et modestie.

Une stature moyenne, des formes musculaires assez développées ; un visage rond, aux joues légèrement rosées, décelaient tout d'abord la vigueur physique et la régularité des habitudes ; des yeux gris et vifs, aux reflets changeants, donnaient une grande expression de mansuétude à son regard ; son pas était ferme et régulier comme celui d'une personne sûre d'elle-même, de ses idées et de sa volonté ; la bouche, aux lèvres minces et fines, indiquait le goût, la décision et l'énergie.

Bien que fort riche et très au courant des modes du jour, sa mise fut toujours marquée au cachet de la véritable distinction ; c'est-à-dire qu'elle n'attirait ni ne choquait le regard. Le vêtement, de couleur sombre d'ordinaire, avait une coupe en harmonie avec l'âge et la tournure.

Ce qui caractérisait l'allure de M. G. Massue, c'était le port de la tête, qu'il tenait, en marchant, légèrement inclinée sur l'épaule.

A ce signe, on le reconnaissait au milieu d'une foule.

M. G. A. Massue, par son origine, son éducation, sa vie et ses travaux, a été en Canada, et dans un temps fertile en transitions sociales plus éclatantes que solides, le représentant de cette ancienne bourgeoisie française dont les vertus privées et publiques, après avoir contribué à l'éclat de la monarchie, font encore aujourd'hui la force de l'Etat, et restent, au milieu des revers et des défaillances de l'époque actuelle, la meilleure espérance et la plus sûre garantie de l'avenir.

Education chrétienne, foi sincère et vive, travail constant, économie, prévoyance, esprit de famille, respect de l'opinion, culte des grands hommes et des belles actions, toutes ces choses formaient jadis une sorte d'héritage moral que l'on se transmettait de père en fils dans les familles ; qualités dont la pratique forma cette classe moyenne au sein de laquelle l'armée, la marine, la magistrature, l'administration, la finance et le commerce de l'ancienne France, venaient chaque jour renouveler leur personnel, retremant ainsi par l'infusion d'un sang nouveau les organes affaiblis des grands corps de l'Etat.

Tout ce qui pouvait augmenter la puissance ou la gloire de la France, trouvait chez cette classe un patriotique écho. Le dévouement, le sacrifice répondaient aux demandes ; et c'est à cet esprit que sont dus les premiers succès de la colonisation au Canada.

Jacques Cartier, Champlain, les compagnons de Maisonneuve, étaient des bourgeois de la Bretagne, de la Saintonge, du Poitou et de l'Angoumois ; les Normands et ceux des autres provinces de France n'arrivèrent que plus tard.

Eh bien ! feu M. G. A. Massue appartenait à cette souche vivace dont les rejetons multipliés constituèrent le fonds de la population de la Nouvelle-France.

L'aïeul auquel remonte la famille Massue, occupait à Orléans la charge, alors fort importante, de Greffier du Parlement. Il résida dans cette dernière ville de 1650 à 1730.

Le fils de ce dernier, Nicolas Massue, né à Orléans en 1703, vint au Canada en 1720, et s'établit en qualité de commerçant à Varennes. Il se maria plus tard à Magdelaine Vallée, de Beauport, et mourut à Belœil, le 17 octobre en 1787, à l'âge de 84 ans.

La suite de la généalogie qui nous conduit à la naissance de notre défunt, se continue de la manière suivante :

Gaspard Massue, né le 13 janvier 1750 ; marié à Marie-Joseph Huel, de Boucherville, le 4 août 1772 ; mort à Varennes, le 30 mai 1792, à 42 ans.

Marie-Joseph Massue née en 1773, mariée à Et. Duchesnois.

Réné-Nicolas Massue, né le 19 septembre 1779, négociant à Québec, puis ensuite à Varennes où il mourut célibataire, le 5 juillet 1842, âgé de 62 ans.

Louis-Joseph Massue né à Varennes, le 5 avril 1786, marié à Eliza Maret, décédé. Le défunt était fils de Aignan-Aimé Massue.

Aignan-Aimé Massue, né le 10 octobre 1781, marié à Céleste Richard, père du défunt, commerçant à Varennes, décédé le 2 février 1866 à l'âge de 84 ans.

Quant à la naissance de celui que la

mort nous enlevait il y a quelque mois à peine, les registres de la paroisse de Varennes, consultés à la date de l'année 1812, portent :

Le cinq décembre 1812 a été baptisé Gaspard-Aimé Massue, du mariage de Aimé Massue et de Marie-Céleste Richard : parrain Urbain Richard ; marraine Marie Joseph Huet.

Signé : JOSEPH HUEL.
Rév. P. GAGNON, Vicaire.

C'est entre les deux invasions américaines, celle de l'été de 1812 et celle du printemps 1813, après le succès de Salaberry à Lacolle, et le glorieux fait d'armes de Chateauguay, que le futur acquéreur de la Seigneurie de St. Aimé venaient au monde dans le village de Varennes. Après une enfance semblable à celle de tous ceux élevés à la campagne, c'est-à-dire de courses et de jeux à l'air libre, dans les champs et les grands bois, le jeune homme fut envoyé dans l'institution alors en renom, le collège de Nicolet ; il y obtint des succès, et termina d'excellentes études au Séminaire de Québec.

Une année de liberté et de loisirs reposa le jeune élève des traductions d'Horace et de Virgile. A vingt ans, afin de compléter son éducation, il passait en Europe, à bord d'un de ces fins voiliers auxquels le service postal qu'ils remplissaient, avait fait donner le nom de *Packet*.

Il visita la France, l'Italie, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, et revint au bout d'un an, riche d'études et d'observations.

Chose bizarre, son retour au pays s'effectua sur le premier steamer qui traversa l'Atlantique.

En 1835, alors qu'au milieu des agitations politiques qui troublaient le Canada, les Papineau, les Bédard, les Viger, les Nelson, les Morin, les Bourdages, etc., se faisaient les défenseurs éloquents de la nationalité opprimée, le jeune Gaspard Massue combattit à sa manière l'ennemi commun en se rendant acquéreur de la Seigneurie de St. Aimé.

Ce magnifique domaine, tout en bois de haute futaie, devait devenir en peu de temps, grâce à d'intelligentes combinaisons, à une infatigable activité, un centre agricole, populeux et prospère, par conséquent une force nouvelle de résistance, car la possession du sol augmente chez tout homme le patriotisme et développe le sentiment de la solidarité.

La première maison qui s'éleva sur la lisière de ces bois centenaires que la cognée du bûcheron n'avait jamais entamés, fut construite par M. G. Massue.

Il prêchait à la fois de conseils et d'exemple.

Peu à peu, le crédit et la considération

dont jouissait la famille, la confiance qu'inspirait l'habileté du nouveau propriétaire, aidant ; la modicité des prix d'acquisition les facilités des termes de paiements offertes, les secours en grains, en outils, en animaux, distribués d'une façon judicieuse, l'attrait sympathique du propriétaire, firent que des constructions nouvelles se groupèrent petit à petit autour de la maison principale ; et il s'était à peine écoulé quelques années qu'un charmant village réclamait son inscription sur la carte de la province.

Non-content d'avoir créé cette colonie, notre homme la dota d'une église, dont le Réd. M. Dupuy, aujourd'hui curé de St. Antoine, fut le premier desservant.

Pour donner une idée de l'importance, au point de vue économique et national, de cette fondation, il nous suffira de dire que la paroisse de St. Aimé qui, il y a trente ans, ne pouvait soutenir son curé sans l'aide de M. Massue, est maintenant une des plus riches paroisses du Bas-Canada : le rapport de la dime y atteint annuellement une somme qui varie entre £650 à £750.

A cette colonie qui prenait sous les yeux de son fondateur un si merveilleux développement matériel, il fallait les établissements qui entretiennent la vie morale. M. Massue comprit si bien que, sans cela, sa tâche demeurait incomplète, qu'il fit construire un couvent et un collège, celui-ci dirigé par les Frères de la Doctrine Chrétienne, dotant en outre les deux institutions de magnifiques terrains. Ainsi l'œuvre se trouvait parachevée : les jeunes filles et les jeunes garçons avaient chacun la facilité de s'instruire sans quitter leur paroisse, étaient à même d'aider aux travaux domestiques sans nuire à leur éducation.

M. Massue comprenait si bien les avantages de l'instruction, que chaque année cinq ou six sujets étudiaient à ses frais dans divers établissements de la province.

Aussi retracer ici l'estime, le respect, la vénération, que portait à ce bienfaiteur les habitants de St. Aimé et des localités environnantes, est chose impossible. Qu'il nous suffise de dire qu'enfants et vieillards l'appelaient le papa Massue.

C'était en effet un père pour la population, un père prévoyant, aidant les uns de ses conseils, les autres de sa bourse.

Que de jeunes ecclésiastiques allant prendre possession de leur vicariat, durent à ses bontés ceux-ci une montre, un manteau de drap fin, ceux-là quelque bel ouvrage de théologie ou d'histoire ! Accepter